

## Sommaire

Préface — 7

Gilles Deleuze. Sur *Le Pli. Leibniz  
et le baroque* — 27

Alexandre Kojève. Hegel en France — 57

Y a-t-il une théorie du sujet  
chez Canguilhem ? — 65

Le sujet supposé chrétien de Paul Ricœur — 81

Jean-Paul Sartre. Saisissement,  
dessaisie, fidélité — 99

Louis Althusser. Le (re)commencement  
du matérialisme historique — 111

Jean-François Lyotard. Custos, quid noctis ? — 143

Françoise Proust. Le ton de l'histoire — 163

Jean-Luc Nancy. L'offrande réservée — 177

Christian Jambet et Guy Lardreau. Un ange  
est passé — 207

Jacques Rancière. Savoir et pouvoir après  
la tempête — 231

Origine des textes — 267

## Préface

Ce livre est constitué par un ensemble de textes dont le seul point commun est qu'ils portent sur des philosophes de langue française qu'on peut déclarer contemporains. « Contemporain » signifie ici que l'essentiel de leur œuvre a été publiée dans la période qui couvre la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle et quelques années du présent siècle.

Il ne s'agit aucunement d'une sélection rationnelle, d'un réseau constitué de préférences, d'une anthologie. Non, tout cela est lié à des circonstances particulières, et la contingence fait d'autant plus loi que sont exclus de cet ensemble des textes, de même statut (portant sur des philosophes français contemporains), publiés, chez le même éditeur, sous le titre *Petit Panthéon portatif*. Je demande du reste au lecteur de tenir pour un ensemble unique et le présent livre et le *Petit Panthéon*.

Il existe encore, de-ci de-là, d'autres textes dans le même champ, qui paraîtront sans doute un jour. Des auteurs sur lesquels j'ai écrit de façon trop brève, ou trop ésotérique, ou dans des revues introuvables, ou selon une impulsion que je ne reconnais plus, ou dans un contexte qu'il faudrait mieux préciser, ou selon une dynamique trop allusive, ou sans tenir compte d'œuvres postérieures qui changent mon jugement, ou... que sais-je ? En somme, il faudra certainement que La Fabrique prépare, après

## L'aventure de la philosophie française

le présent livre et le *Petit Panthéon*, un troisième tome où il sera question, entre autres – et pour ne citer que des « anciens » dont l'œuvre est développée, stabilisée, ou qui sont morts trop tôt –, de Gilles Châtelet, de Monique David-Ménard, de Stéphane Douailler, de Jean-Claude Milner, de François Regnault, de François Wahl... Et puis je finirai bien par avoir écrit, ici ou là, sur l'importante et remarquable cohorte des « jeunes », les philosophes de quarante-cinq ans ou un peu moins (en philosophie, la maturité est tardive).

Le semblant de panorama existant, on le voit, n'est vraiment que *work in progress*.

Pour compenser le disparate et la contingence de tout cela, je voudrais me livrer ici à quelques considérations sur ce qu'il est convenable d'appeler la « philosophie française », lors même que ce syntagme peut paraître contradictoire (la philosophie est universelle ou n'est pas), chauvin (que peut bien valoir aujourd'hui l'adjectif « français »?), à la fois impérialiste (alors, toujours l'occidentalo-centrisme?) et antiaméricain (la « *french touch* » contre l'académisme analytique des départements de philosophie dans les universités anglophones).

Sans porter atteinte à la vocation universelle de la philosophie, dont je suis un défenseur systématique, force est de constater que son développement historique comporte des discontinuités, dans le temps comme dans l'espace. Reprenant une expression à laquelle Frédéric Worms a donné tout son sens, il faut bien reconnaître qu'existent des *moments* de la philosophie, des localisations particulières de l'inventivité à résonance universelle dont elle est capable.

Donnons en exemple deux moments philosophiques particulièrement intenses et identifiés. D'abord, celui de la philosophie grecque classique, entre Parménide et Aristote, depuis le v<sup>e</sup> jusqu'au

III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., moment philosophique créateur, fondateur, exceptionnel et finalement assez court dans le temps. Ensuite celui de l'idéalisme allemand, de Kant à Hegel, incluant Fichte et Schelling : encore un moment philosophique exceptionnel, entre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et le début du XIX<sup>e</sup> siècle, un moment intense, créateur, et qui ne dure que quelques décennies.

Alors disons que je vais baptiser provisoirement « philosophie française contemporaine », le moment philosophique en France qui, pour l'essentiel situé dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, se laisse comparer, par son ampleur et sa nouveauté, tant au moment grec classique qu'à celui de l'idéalisme allemand.

Rappelons quelques jalons notoires. *L'Être et le néant*, œuvre fondamentale de Sartre, paraît en 1943 et le dernier livre de Deleuze, *Qu'est-ce que la philosophie?*, date de 1991. Entre Sartre et Deleuze, nous pouvons nommer en tout cas Bachelard, Merleau-Ponty, Lévi-Strauss, Althusser, Lacan, Foucault, Lyotard, Derrida... Aux marges de cet ensemble fermé, et l'ouvrant jusqu'à aujourd'hui, on pourrait également citer Jean-Luc Nancy, Philippe Lacoue-Labarthe, Jacques Rancière, moi-même... C'est cette liste d'auteurs et d'œuvres que j'appelle « philosophie française contemporaine » et qui constitue à mon avis un moment philosophique nouveau, créateur, singulier en même temps qu'universel.

Le problème est d'identifier cet ensemble. Que s'est-il passé autour de la quinzaine de noms propres que j'ai cités? Qu'a-t-on (« on », ce sont souvent les intellectuels américains) appelé, dans l'ordre, existentialisme, structuralisme, déconstruction, post-modernisme, réalisme spéculatif? Y a-t-il une unité historique et intellectuelle de ce moment? Et laquelle?

## L'aventure de la philosophie française

Je vais procéder à cette investigation en quatre temps. D'abord, la question de *l'origine* : d'où vient ce moment ? Quelle est sa généalogie ? Quel est son acte de naissance ? Ensuite, je tenterai d'identifier les *opérations philosophiques* qui lui sont propres. En troisième lieu, j'aborderai une question tout à fait fondamentale, qui est le *lien entre philosophie et littérature* dans cette séquence. Enfin, je parlerai de *la discussion constante*, pendant toute cette période, *entre la philosophie et la psychanalyse*.

Pour penser l'origine du moment philosophique français de la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle, il faut remonter au début de ce siècle, quand commencent à se constituer dans la philosophie française deux courants véritablement différents. Quelques repères : en 1911, Bergson donne à Oxford deux conférences très célèbres, publiées ensuite dans le recueil *La Pensée et le mouvant*. En 1912 paraît le livre de Brunschvicg qui a pour titre *Les Étapes de la philosophie mathématique*. Ces deux interventions (juste avant la guerre de 14-18, ce qui n'est pas indifférent) fixent à la pensée des orientations, en apparence au moins, tout à fait opposées. Bergson propose une philosophie de l'intériorité vitale, que subsume la thèse ontologique d'une identité de l'être et du changement appuyée sur la biologie moderne. Cette orientation sera suivie pendant tout le siècle, jusqu'à Deleuze inclus. Brunschvicg propose une philosophie du concept, ou plus exactement de l'intuition conceptuelle (oxymore fécond depuis Descartes), appuyée sur les mathématiques, et décrivant la constitution historique des symbolismes où sont en quelque manière recueillies les intuitions conceptuelles fondamentales. Cette orientation aussi, qui noue l'intuition subjective aux formalismes symboliques, a continué pendant tout le

siècle, avec Lévi-Strauss, Althusser ou Lacan sur un bord plus « scientifique », Derrida ou Lyotard sur un bord plus « artistique ».

Nous avons donc au début du siècle ce que j'appellerais une figure divisée et dialectique de la philosophie française. D'un côté, une philosophie de la vie ; de l'autre, pour faire court, une philosophie du concept. Et ce problème, vie et/ou concept, va être le problème central de la philosophie française, y compris dans le moment philosophique dont il est ici question.

Cette discussion à propos de vie et concept ouvre finalement sur la question du sujet, laquelle organise toute la période. Pourquoi ? Parce qu'un sujet humain, c'est à la fois un corps vivant et un créateur de concepts. Le sujet est la part commune des deux orientations : il est interrogé quant à sa vie, sa vie subjective, sa vie animale, sa vie organique ; et il est aussi interrogé quant à sa pensée, sa capacité créatrice, sa capacité d'abstraction. Le rapport entre corps et idée, entre vie et concept organise conflictuellement le devenir de la philosophie française autour de la notion de sujet – quelquefois sous d'autres vocables –, et ce conflit est présent dès le début du siècle avec Bergson d'un côté et Brunschvicg de l'autre.

Je donne très rapidement quelques repères : le sujet comme conscience intentionnelle est une notion cruciale pour Sartre comme pour Merleau-Ponty. Althusser en revanche définit l'histoire comme un processus sans sujet et le sujet comme une catégorie idéologique. Derrida, dans la descendance de Heidegger, considère, lui, le sujet comme une catégorie de la métaphysique ; Lacan crée un nouveau concept du sujet, dont la constitution est la division originelle, le clivage ; pour Lyotard, le sujet est le sujet de l'énonciation, tel qu'en dernier ressort il doit en

## **L'aventure de la philosophie française**

répondre devant une Loi ; pour Lardreau, le sujet est ce à propos de quoi, ou de qui, il peut y avoir l'affect de pitié ; pour moi, il n'y a de sujet que d'un processus de vérité, etc.

Remarquons, sur ce point des origines, qu'on pourrait remonter plus loin et dire, en fin de compte, qu'il y a là un héritage de Descartes, que la philosophie française de la seconde moitié du siècle est une immense discussion sur Descartes. Car Descartes est l'inventeur philosophique de la catégorie de sujet et le destin de la philosophie française, sa division même, est une division de l'héritage cartésien. Descartes est à la fois un théoricien du corps physique, de l'animal-machine, et un théoricien de la réflexion pure. Il s'intéresse donc simultanément à la physique des choses et à la métaphysique du sujet. On trouve des textes sur Descartes chez tous les grands philosophes contemporains. Lacan a même lancé le mot d'ordre d'un retour à Descartes. Il y a un remarquable article de Sartre sur la liberté chez Descartes, il y a la tenace hostilité de Deleuze à Descartes, il y a un conflit entre Foucault et Derrida à propos de Descartes, il y a, en définitive, autant de Descartes qu'il y a de philosophes français dans la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle.

La question de l'origine nous donne donc une première définition du moment philosophique qui nous intéresse : une bataille conceptuelle autour de la notion de sujet, prenant souvent la forme d'une controverse quant à l'héritage cartésien.

Si nous passons maintenant aux opérations intellectuelles qui peuvent identifier notre moment philosophique, je me contenterai de quelques exemples qui montrent surtout la « manière » de faire de la philosophie, qui sont ce qu'on peut appeler des opérations méthodiques.

La première opération est une opération allemande, ou une opération française portant sur un corpus tiré des philosophes allemands. En effet, toute la philosophie française de la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle est en réalité, doublant la discussion sur l'héritage cartésien, une discussion de l'héritage allemand. Il y a eu des moments tout à fait fondamentaux de cette discussion, par exemple le séminaire de Kojève sur Hegel, que Lacan a suivi et qui a marqué Lévi-Strauss. Il y a eu aussi la découverte par les jeunes philosophes français des années trente et quarante de la phénoménologie. Sartre, par exemple, a complètement modifié sa perspective lorsque, séjournant à Berlin, il a lu, directement dans le texte, les œuvres de Husserl et de Heidegger. Derrida est d'abord et avant tout un interprète absolument original de la pensée allemande. Et puis il y a Nietzsche, philosophe fondamental aussi bien pour Foucault que pour Deleuze. Des gens aussi différents que Lyotard, Lardreau, Deleuze ou Lacan ont tous écrit des essais sur Kant. On peut donc dire que les Français sont allés chercher quelque chose en Allemagne, puisant dans le vaste corpus qui va de Kant à Heidegger.

Qu'est-ce que la philosophie française est allée chercher en Allemagne ? On peut le résumer en une phrase : un nouveau rapport entre le concept et l'existence, qui a pris beaucoup de noms – déconstruction, existentialisme, herméneutique. Mais à travers tous ces noms, vous avez une recherche commune qui est de modifier, déplacer le rapport entre le concept et l'existence. Comme la question de la philosophie française, depuis le début du siècle, était vie et concept, cette transformation existentielle de la pensée, ce rapport de la pensée à son sol vital intéressait vivement la philosophie française. C'est ce que j'appelle son opération allemande : trouver



## **L'aventure de la philosophie française**

dans la philosophie allemande de nouveaux moyens de traiter le rapport entre concept et existence. C'est une opération parce que cette philosophie allemande est devenue, dans sa traduction française, sur le champ de bataille de la philosophie française, quelque chose de tout à fait nouveau. Une opération tout à fait particulière qui a été, si je puis dire, l'usage répété, sur le champ de bataille français de la philosophie, des armes tirées de la philosophie allemande, à des fins en elles-mêmes étrangères à celles de cette dernière.

La deuxième opération, non moins importante, a concerné la science. Les philosophes français de la seconde moitié du siècle ont voulu arracher la science au strict domaine de la philosophie de la connaissance. Il s'agissait d'établir que la science était plus vaste et plus profonde que la simple question de la connaissance, qu'il fallait la considérer comme une activité productrice, comme une création et non pas seulement comme une réflexion ou une cognition. Ils ont voulu trouver dans la science des modèles d'invention, de transformation, pour finalement inscrire la science non pas dans la révélation des phénomènes, dans leur organisation, mais comme exemple d'activité de pensée et d'activité créatrice comparable à l'activité artistique. Ce processus trouve son aboutissement chez Deleuze qui compare de façon très subtile et intime création scientifique et création artistique ; mais il commence bien avant, comme l'une des opérations constitutives de la philosophie française, dont témoignent dès les années trente et quarante les œuvres d'une frappante originalité de Bachelard (qui se soucie de la physique ou des mathématiques comme il se soucie de la substructure subjective des poèmes), de Cavailles, restituant la mathématique à la dynamique productive au sens de Spinoza, ou de Lautman, pour qui le

processus démonstratif est l'incarnation d'une dialectique supra-sensible des Idées.

Un troisième exemple : l'opération politique. Presque tous les philosophes de cette période ont voulu engager en profondeur la philosophie dans la question politique : Sartre, le Merleau-Ponty d'après guerre, Foucault, Althusser, Deleuze, Jambet, Lardreau, Rancière, Françoise Proust – comme moi-même –, ont été ou sont des activistes politiques. De même que chez les Allemands ils cherchaient un nouveau rapport entre le concept et l'existence, ils ont cherché dans la politique un nouveau rapport entre le concept et l'action, en particulier l'action collective. Ce désir fondamental d'engager la philosophie dans les situations politiques a été sous-tendu par la quête d'une nouvelle subjectivité, y compris conceptuelle, qui soit homogène à la puissante émergence des mouvements collectifs.

J'appellerai « moderne » mon dernier exemple. Un mot d'ordre : moderniser la philosophie. Avant même qu'on ne parle tous les jours de moderniser l'action gouvernementale (aujourd'hui il faut tout moderniser, ce qui veut souvent dire tout détruire), il y a eu chez les philosophes français un profond désir de modernité. Ils se mirent à suivre de près les transformations artistiques, culturelles, sociales, et les transformations des mœurs. Il y a eu un intérêt philosophique très fort pour la peinture non figurative, pour la nouvelle musique, pour le théâtre, pour le roman policier, pour le jazz, pour le cinéma. Il y a eu une volonté de rapprocher la philosophie de ce qu'il y avait de plus dense dans le monde moderne. Il y a eu aussi un intérêt très vif pour la sexualité, pour les nouveaux styles de vie. Il y a eu également une sorte de passion pour les formalismes de l'algèbre ou de la logique. À travers tout cela, la philosophie cherchait un nouveau rapport entre le concept et le

## **L'aventure de la philosophie française**

mouvement des formes : les formes artistiques, les configurations nouvelles de la vie sociale, les styles de vie, les formes sophistiquées des sciences littéraires. Par cette modernisation les philosophes cherchaient une nouvelle manière de se rapprocher de la création des formes.

Ce moment philosophique français a donc été, au moins, une appropriation nouvelle de la pensée allemande, une vision créatrice de la science, une radicalité politique, une recherche de nouvelles formes de l'art et de la vie. Et à travers tout cela, il s'est agi d'une nouvelle disposition du concept, d'un déplacement du rapport du concept à son extérieur. La philosophie a voulu proposer un nouveau rapport à l'existence, à la pensée, à l'action et au mouvement des formes.

La question des formes, la recherche d'une intimité de la philosophie avec la création de formes est ici très importante. Évidemment, cela a posé la question de la forme de la philosophie elle-même. Il a fallu transformer la langue de la philosophie et non pas seulement créer de nouveaux concepts. Cela a engagé un rapport singulier de la philosophie à la littérature, qui est une caractéristique très frappante de la philosophie française au xx<sup>e</sup> siècle.

En un certain sens, c'est une longue histoire typiquement française. N'appelait-on pas « philosophes », au xviii<sup>e</sup> siècle, des gens comme Voltaire, Rousseau ou Diderot, qui sont des classiques de notre littérature ? Il y a en France des auteurs dont on ne sait pas s'ils appartiennent à la littérature ou à la philosophie. Pascal, par exemple, qui est certainement l'un des plus grands écrivains de notre histoire littéraire et certainement l'un de nos plus profonds penseurs. Au xx<sup>e</sup> siècle, Alain, un philosophe d'apparence tout à fait classique,